

Des Mythes sans Légendes

Chez Mohamed Lekleti, le dessin ne se réduit ni à une simple technique, ni à un exercice d'illustration. C'est une matière sensible, un territoire de projection, une scène mentale où des figures se débattent, se suspendent, hésitent. Humaines, animales, hybrides, elles échappent à toute catégorisation. Lekleti compose avec précision, mais refuse le narratif clair : il agence plus qu'il ne raconte. Ses œuvres habitent un espace trouble, un entre-deux où les référents iconographiques paraissent familiers sans jamais se figer. Une tension habite chaque composition, oscillant entre codification et échappée, entre lexique classique et imaginaire organique. C'est dans ce va-et-vient qu'émerge une constellation de sens. L'héritage de l'iconologie codifiée — telle que développée par Cesare Ripa — croise ici les chemins intérieurs du Tarot, tel que lu par Alejandro Jodorowsky. Dans la logique de ce dernier, une œuvre de Lekleti, comme le tarot psychologique, correspond tout à fait à « un langage optique qui exige d'être vu dans tous ses détails ».

En publiant en 1593 *Iconologia*, un recueil d'allégories, Cesare Ripa élabore un vocabulaire visuel destiné à transmettre des idées morales et philosophiques, destiné à « servir aux poètes, peintres et sculpteurs, pour représenter les vertus, les vices, les sentiments et les passions humaines. » Chaque figure est définie, chaque attribut assigné : la Justice brandit une épée, la Prudence tient un miroir ou un serpent, la Gloire rayonne. Tout est ordonné, lisible, rhétorique. Lekleti connaît cette grammaire, mais il ne s'y soumet jamais. Chez lui, le symbole se dérobe, se recompose. L'image n'impose pas une vérité ; elle interroge. Elle convoque un langage universel, mais libéré de ses attaches dogmatiques. Comme chez Jodorowsky, le signe devient miroir. Il n'illustre pas un concept, il réveille une sensation, un souvenir, un inconscient. L'animalité, la verticalité contrariée, la suspension des corps, les masques, les filets ou les géométries instables : tout cela n'est pas décor. Ce sont des appels, des archétypes flottants que chacun est invité à investir.

Pour Jodorowsky, dans *La voix du tarot* (2004), l'ensemble des cartes constitue une sorte de mandala : une structure symbolique qui guide un processus de transformation intérieure dont on ne peut en analyser les parties sans en connaître le tout. À l'image des mandalas orientaux, qui représentent une vision cosmique centrée sur un axe sacré, le Tarot rassemble des archétypes en cercle ou en tension dynamique, formant une carte vivante de l'âme humaine. Chaque arcane majeur est une figure en mouvement : une force, un passage, une énergie à traverser, non à figer. Il ne s'agit pas d'intellectualiser ces images, mais de les ressentir, de les vivre. De la même façon, Mohamed Lekleti ne représente pas, il incarne. Ses figures ne sont pas des personnages, mais des états d'être, des seuils d'instabilité, des moments de crise ou de bascule. Comme les arcanes du Tarot, gardiennes des richesses symboliques issues de nombreuses cultures méditerranéennes, elles ne livrent pas un sens unique mais ouvrent un espace d'interprétation. Elles proposent un parcours symbolique, une traversée intérieure. L'image, chez Lekleti devient un espace initiatique : non pour dire, mais pour transformer.

Composé d'images archétypales, mais libérées du carcan narratif, les œuvres de Lekleti fourmillent d'attributs qui ne fonctionnent pas comme des indices fermés, mais comme des fragments ouverts. Un voile n'est jamais seulement un drapé. Il est une protection, un complice du mystère, un silence. Un cartographie peut libérer par la connaissance ou dominer le territoire. Chaque objet fonctionne à la manière des éléments du Tarot : en réseau, en dialogue, en écho, par la répétition ou la soustraction. Le spectateur n'est pas invité à déchiffrer, mais à interpréter, à ressentir, selon sa sensibilité, sa culture et sa disposition. L'image devient alors une expérience et pas une énigme à résoudre. L'œuvre chez Lekleti devient une sagesse sans

dogme ni programme, un espace où le dessin devient un lieu d'initiation, où l'on peut se rencontrer soi-même.

Ce registre iconographique, que Lekleti laisse volontairement ouvert, accueille une multitude de références hétérogènes. Gravures anciennes, imagerie d'Épinal, contes populaires, manuels techniques ou encyclopédies oubliées se croisent dans ses compositions. Mais il ne les cite pas : il les absorbe, les transforme. Il déforme les figures, humaines ou animales, les dédouble, les ampute, les fait muter. Ce ne sont plus des représentations, mais des présences énigmatiques. De ces hybridations naissent des figures troubles, flottantes, ni tout à fait mythiques ni tout à fait réelles. C'est là que s'inscrit, en filigrane, la complexité des relations humaines : dans ces tensions, ces associations imprévisibles entre les formes, ces gestes visuels qui suggèrent l'attachement, la violence, la dépendance, le rêve ou la perte. Lekleti ne raconte pas une histoire : il invente une mémoire — discontinue, altérée, profondément humaine.

Artiste des lisières, entre cultures, formes et signes, Lekleti élabore une iconographie qui semble référentielle, mais s'ouvre à l'imprévisible. Il convoque des mémoires d'images, des souvenirs d'histoire de l'art, des fragments d'iconographie religieuse ou païenne, mais il les désaxe. Il attend du regardeur non une érudition, mais une disposition intérieure. Une disponibilité à une lecture intuitive, émotionnelle, philosophique et spirituelle. Ce n'est pas tant une œuvre à comprendre qu'une œuvre à habiter. Dans *L'œuvre ouverte*, (1962), Umberto Eco écrivait que toute œuvre véritable laisse une part d'indétermination, une latitude à l'interprète. C'est précisément ce que propose Mohamed Lekleti car s'il dessine des figures, ce sont les regards qui les animent. L'œuvre est ouverte parce qu'elle est vivante. Chaque dessin devient un acte de confiance : en la puissance des symboles, en la richesse des interprétations, mais aussi en l'intelligence sensible du regardeur. Mais tout ceci, à quelle fin ? Quand ils estiment que le langage optique ne peut être enfermé dans une seule explication verbale, Eco, comme Lekleti pourraient à nouveau rejoindre Jodorowsky qui conseille alors de suivre les conseils du Bouddha pour qui « La Vérité est ce qui est utile ».

Matthieu Lelièvre, 27 mai 2025